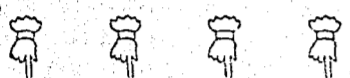


se trouve raconté de huit commandements et devient un Dialogue, tu n'y perdras rien non plus. Tes Législateurs te feront cadeau de quelques centaines de millions d'articles de lois civiles, politiques, religieuses, municipales, électorales, pénales, criminelles, organiques, fondamentales, constitutionnelles, dont la moindre infraction ne te conduira pas en enfer ou en purgatoire, mais aux pénitenciers, aux galères, aux bagues, à la potence. Alors tu verras de nobles crimes, des assassins sublimes, des empoisonneurs intéressants, des procès criminels tout palpitants d'intérêt, d'émotion et d'actualité.

Eh bien, Messieurs et mes Dames, si vous n'êtes pas séduits et captivés par mes discours, je dois désespérer de la cause du progrès en Canada et immédiatement repasser l'Atlantique pour ne pas verser plus longtemps sur une terre ingrate et stérile la rosée céleste et bienfaisante du progrès. Mais vos paupières humectées de larmes me prouvent que vous n'êtes pas insensibles au bonheur éternel que je vous promets. *Claudite, pueri, rivos sat prata biberunt.* Ce qui veut dire, mes Dames, assez aujourd'hui sur le Progrès religieux. Le Progrès social aura son tour dans une autre entretiens.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 23 AVRIL 1880.



Nos abonnés sont priés de vouloir nous faire parvenir aussitôt que possible le montant de leurs abonnements. Nous faisons instance auprès de tous pour que leurs abonnements nous soient payés AU MOINS A LA FIN DE CHAQUE SEMESTRE.

Lectures de M. Brownson.

[Nous substituons bien volontiers à notre propre travail, l'analyse suivante de la 4e Lecture de M. Brownson, sur la Liberté Religieuse. Le même correspondant nous fait espérer l'analyse de la 5e Lecture, que le savant Monsieur donna, jeudi soir, et qui fut une réponse à certaines objections.]

Dans ses précédentes Lectures, M. Brownson ayant tâché d'établir les vrais principes de la Liberté Civile et de réfuter la doctrine absurde des matérialistes de notre siècle de lumière, que l'homme se suffit à lui-même, et qu'il peut opérer sa rédemption sociale par la seule application de son intelligence, le savant Monsieur entreprit, dans sa 4e Lecture, de discuter en Catholique la grande question de la Liberté Religieuse. Et à en juger par l'empressement avec lequel une foule d'auditeurs remplirent de bonne heure la salle, on doit croire que le sujet excitait un degré peu ordinaire d'intérêt parmi toutes les classes de notre société. Effectivement, ce fut une quasi-merveille pour nos concitoyens Protestants, de voir un Catholique se présenter comme l'avocat de la Liberté Religieuse. Les bons gens, dès leur tendre enfance, leurs jeunes imaginations sont tellement farcies par leurs nourrices et leurs grand-mères de toute espèce de sottises et sanguinaires histoires sur les persécutions et les cruautés exercées par les Catholiques, que, croyant le Protestantisme seul immaculé et incapable d'être convaincu de la moindre peccadille sous ce rapport, ils doivent penser, sans doute, que M. Brownson se placerait dans un terrible dilemme en traitant de grave sujet. Et cependant, à leur surprise, le Lecteur le traita et le traita bien, et de façon à donner à quelques uns de ses auditeurs une notion exacte de ces deux mots si souvent mal employés: Liberté Religieuse. Nous allons tâcher de suivre le raisonnement du savant Monsieur, bien que les limites étroites des colonnes d'un journal ne permettent

pas de rendre justice à son éloquence. Une parcelle détachée de son argumentation ne donne pas plus l'idée de l'ensemble, qu'un fragment du marbre d'un palais ne donne l'idée de son architecture.

Ayant parlé de la liberté civile et touché d'établir en quoi elle consiste, — il alla maintenant, dit-il, aborder le sujet de la Liberté Religieuse, dont la jouissance est d'autant plus importante pour l'homme qu'elle affecte ses rapports envers son Dieu. — Mais d'abord il est nécessaire de concevoir clairement ce qu'on doit entendre par Liberté religieuse. Peu de mots se trouvent plus souvent dans la bouche des hommes, dont le sens soit aussi peu compris. — Liberté Religieuse ne veut pas dire Liberté d'infidélité, c'est-à-dire, la liberté d'outrager la Religion, de l'opprimer ou de la détruire. Nous n'avons eu déjà que trop de cette espèce de liberté. L'histoire du monde moderne nous en offre de nombreux exemples: c'est celle qui fait l'objet des éloges des impies. Il n'est pas besoin de remonter au-delà de la première Révolution Française pour voir ce système en pleine opération.

Le but supposé des Philosophes et des Savants du XVIIIe siècle était la Liberté religieuse, et parmi les noms des écrivains les plus distingués de cette école, on trouve l'auteur des lettres sur la "Tolérance".

Là est enseignée la théorie de la Liberté de l'infidélité. — Quels furent les résultats pratiques, inévitables de leurs systèmes?

Le serment à la Constitution civile du clergé, forcément imposé à la conscience des Ecclésiastiques; et pour ceux qui refusèrent de se soumettre d'un parjure, la confiscation de leurs biens, le bannissement et la mort. Le massacre de nombre d'évêques et de milliers de prêtres, et l'exil d'un plus grand nombre encore. Finalement la plus complète émigration de Dieu et l'adoration d'une vile prostituée sur les autels du Trés-Saint. — Telle fut la Liberté de l'infidélité, tels furent ses fruits — détestables, pour lui, dit-il, n'est pas l'exception d'une telle Liberté. — La Liberté dont il se fit l'avant, est la Liberté de la Religion, et non pas des oppresseurs. — La parfaite indépendance de l'Eglise du Pouvoir Civil. — Un plein pouvoir et un plein droit pour l'Eglise, d'enseigner tous ses dogmes, toujours et partout, de contrôler sa discipline et d'exercer son culte, sans la moindre opposition ou intervention de la part du pouvoir civil ou temporel, soit que ce pouvoir réside dans les mains d'un seul, comme dans une monarchie, ou d'un petit nombre, comme dans une aristocratie, ou de la multitude, comme dans une démocratie. Telle est, dit-il, la manière d'envisager ce qui constitue la Liberté religieuse — et je ne viens pas pour entreprendre l'opposition ou l'intervention de la part du pouvoir civil ou temporel, soit que ce pouvoir réside dans les mains d'un seul, comme dans une monarchie, ou d'un petit nombre, comme dans une aristocratie, ou de la multitude, comme dans une démocratie. Telle est, dit-il, la manière d'envisager ce qui constitue la Liberté religieuse — et je ne viens pas pour entre-

prendre l'opposition ou l'intervention de la part du pouvoir civil ou temporel, soit que ce pouvoir réside dans les mains d'un seul, comme dans une monarchie, ou d'un petit nombre, comme dans une aristocratie, ou de la multitude, comme dans une démocratie. Telle est, dit-il, la manière d'envisager ce qui constitue la Liberté religieuse — et je ne viens pas pour entreprendre l'opposition ou l'intervention de la part du pouvoir civil ou temporel, soit que ce pouvoir réside dans les mains d'un seul, comme dans une monarchie, ou d'un petit nombre, comme dans une aristocratie, ou de la multitude, comme dans une démocratie. Telle est, dit-il, la manière d'envisager ce qui constitue la Liberté religieuse — et je ne viens pas pour entre-

même, et parfaitement compétente à gérer ses propres affaires. Elle refuse au pouvoir civil le moindre droit de se mêler de son enseignement, de sa discipline et de son culte. L'appui du pouvoir civil n'est pas rejeté, s'il s'agit d'un concours pour la mise à exécution de ses saintes règles. Mais l'ase borne son rôle.

Définir ce qui est bien et ce qui est mal, montrer à l'homme la nécessité pour lui d'embrasser le premier et de renoncer au second, en un mot tout ce qui tient à la moralité des actes, est du ressort de la Religion seule, et dans ces limites sacrées le pouvoir civil n'a aucun droit de faire invasion. Toute tentative de la part de l'ordre civil pour briser son influence sur l'ordre spirituel, doit être en tant finir par la destruction du pouvoir intrus lui-même. — Comme la présence de l'Arche de Dieu fit descendre toutes sortes de bénédictions sur la maison d'Abraham, de même la vraie Liberté Religieuse fait prospérer la nation où elle existe; mais malheur au pouvoir temporel si, comme l'Azah, il porte une main sacrilège sur l'Arche sainte.

Après avoir ainsi établi la notion de la vraie Liberté religieuse, le Lecteur passa rapidement en revue les principales nations Protestantes du monde, pour examiner si elles se trouvaient quel que vestige de cette vraie Liberté. — Il fit remarquer que chez aucune d'elles le Protestantisme n'avait jamais été établi que par la force du pouvoir temporel.

En Angleterre, par exemple, tout l'histoire, ainsi qu'un grand nombre d'actes du Parlement attestent que l'Eglise est l'Église par elle-même, et non par la force du pouvoir temporel. — En Angleterre, par exemple, tout l'histoire, ainsi qu'un grand nombre d'actes du Parlement attestent que l'Eglise est l'Église par elle-même, et non par la force du pouvoir temporel. — En Angleterre, par exemple, tout l'histoire, ainsi qu'un grand nombre d'actes du Parlement attestent que l'Eglise est l'Église par elle-même, et non par la force du pouvoir temporel. — En Angleterre, par exemple, tout l'histoire, ainsi qu'un grand nombre d'actes du Parlement attestent que l'Eglise est l'Église par elle-même, et non par la force du pouvoir temporel.

Dans tous les pays protestants de l'Europe, l'ordre Ecclésiastique est asservi à l'ordre Civil. — Considérez un moment ce qui se passe en Angleterre. Dernièrement, un Évêque, Dr. est nommé par le Gouvernement de sa Majesté à un Evêché vacant. Un grand nombre des Prêtres et de Théologiens de l'Eglise Episcopale d'Angleterre objectent à cette nomination, à raison d'une orthodoxie suspecte dans le candidat. Ils déclament, et quelle est la réponse, que donne le pouvoir civil aux digitalistes ecclésiastiques de la première de toutes les églises protestantes, si ce n'est par l'âge, la loi, ou la substance si non quant aux mots: "mes très Révérends Pères (c'est le Premier Ministre qui parle), mes très Révérends Pères, mélez-vous de ce qui vous regarde, laissez-les de vos propres affaires, et je porterai aux miennes toute l'attention convenable." Il y eut une légère manifestation de mécontentement, à ce traitement dédaigneux: quelques mots hardis furent prononcés, mais ils furent placés à la plus humble soumission. — C'est ainsi qu'en Angleterre, le premier pasteur protestant de l'Europe, la dignité Episcopale est dégradée. Elle n'est plus la vivante personification des Apôtres; elle est devenue la créature de l'Etat; un évêque n'y est qu'un appointé du Gouvernement, comme un magistrat de Police ou un Officier de la Douane. Il en est ainsi en Suède, en Norvège, en Prusse et dans les autres pays protestants. Et c'est là le secret des succès de l'hérésie du XVIe siècle, et la raison pour laquelle tant de princes de la terre se convertirent à ses doctrines. Ils virent que le Protestantisme leur permettait d'exercer une autorité que le Catholicisme

leur avait toujours refusée. Parce qu'ils avaient découvert que dans le Protestantisme, ils pourraient faire de l'Eglise la servante de l'Etat.

Ce fut pour empêcher cet asservissement de l'ordre spirituel à l'ordre temporel, de l'Eglise à l'Etat, que l'Eglise Catholique combattit pendant quinze cents ans. A cette lutte se rattache la cause de tant de conflits entre les deux autorités, au moyen-âge. Ce fut pour empêcher cet asservissement qu'un Grégoire VII souleva violence de la main des Satellites d'un Henri IV, qu'un Thomas Becket reçut le martyre des mains d'un Henri II, qu'un Pie VI se fit une longue captivité. Enfin, c'est pour la même glorieuse cause qu'un Pie IX a été menacé de mort et qu'il a préféré l'exil plutôt que la soumission à la dictature des sanguinaires asservis de Rome moderne.

Toujours l'Eglise a lutté pour sa Liberté, toujours elle a opposé une digue aux pouvoirs tyranniques et envahisseurs, soit que les tyrans fussent des rois, des nobles ou des papistes, et toujours elle a fini par triompher. Et quelques soient les nouvelles entraves qu'on lui prépare, elle triomphera, parce qu'elle a la garantie que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

UN LAÏQUE.

BULLETIN.

Les partis en Canada. — Les Tories et la réforme. — W. L. Mackenzie. — L'approchement historique. — Question de l'Esclavage. — Fait atroce. — Vœux des Patriotes.

Le Herald numbré dernièrement pour ses lecteurs les divers partis qui occupent notre scène politique, en employant pour les désigner des dénominations particulières nées pour la plupart d'une polémique irritante. On ne sait si la feuille en question entendait se complaire elle-même dans cette classification, car il est des journaux auxquels leur versatilité naturelle a imprimé une teinte omnicolor, et qui ne sauraient analyser. Seulement, nous croyons que cet organe de l'annexionisme a commis une erreur en mettant de nombre des partis de la province, les annexionistes, qui forment une faction, et non pas un parti. Cette réserve faite, il demeure vrai que les doctrines agitées ont déjà opéré jusqu'à un certain point le bouleversement des idées et qu'elles ont en outre fustigé les opinions, causé le désordre et produit une espèce de chaos d'où peut résulter toute chose, excepté le bien.

Le Pilot a justement apprécié ce résultat dans un article récent au sujet de quelques réunions politiques qui avaient eu lieu dans le Haut-Canada.

Des assemblées, dit-il, ont été tenues dernièrement dans le Haut-Canada, pour l'annexion des vœux et des intentions d'un minime parti ultra-réformiste qui y a dernièrement pris naissance. Contenus (ces vœux et ces intentions) dans les résolutions adoptées à Markham et Whitby, elles présentent un programme plus complexe dans son caractère qu'aucun de ceux que nous avions eu l'occasion de voir. Presque tous les griefs imaginables aussi que les abus sont ramassés ensemble et mêlés à des opinions douteuses, pour faire une démonstration imposante. Aux yeux de toute personne qui ne sait pas l'histoire récente de la colonie, ni la manière dont les parties existent, le Canada doit être, selon qu'on le dépente dans ces résolutions, la terre où l'on devrait le moins désirer de vivre — un foyer de corruption — un théâtre permanent d'oppression et de dispute. Elle doit être grave la maladie qui exige tant et de si puissants remèdes!

Mais, dans l'effervescence de leur zèle, les hommes sont sujets à outre-passer leur droit et de cette manière, bien qu'innocemment, comme la charité porte à le croire, à exagérer, sinon à faire de fausses représentations. Ce qui est mal de soi est confondu avec ce qui est désirable d'obtenir et ce qui est censé mauvais, et des choses qui diffèrent peu entre elles sont sévèrement énumérées, pour augmenter la liste et grossir le montant. Lorsque le tout est présenté à la fois, l'apparence en est très formidable. "Assurément" devra en conclure un observateur superficiel, "la province gémît sous un poids écrasant: n'est-il pas inutile d'espérer qu'on l'en délivre?"

Le Pilot observe aussi que les Tories sont favorables à ce parti de la réforme puisqu'ils ont soutenu son candidat M. Hopkins; mais il dit avec raison que, sans éprouver mutuellement aucune sympathie, ils s'accordent cependant dans la haine qu'ils vouent au présent ministère.

M. L. Mackenzie, qui vit maintenant à Washington, au cœur de la république-moèle, ne l'admire pas assez néanmoins pour en être enthousiaste à la manière des annexionistes. Le Canadien, dont la rédaction politique est toujours au niveau des lubies, nous fournit l'extrait qui suit d'une lettre de cet homme qui, après avoir pris une part si marquée à nos dissensions, a en depuis le loisir de remettre ses opinions à l'école d'un désastre second en expériences.

"Je suis maintenant pour "la paix et la vérité" comme le roi Ezéchias; je répudie toute espèce de violence; je consens annexionistes que les dissolutionnistes du Sud et les annexionistes du Nord en soient pour leurs peines; que les laboureurs et les bucheurs du Canada puissent porter librement leurs produits au meilleur marché qu'ils trouveront, sans attendre une révolution nouvelle de quelque espèce que ce soit, et sans avoir à payer des droits de 20 pour cent, qui sembleraient aussi bien dans leurs poches qu'employés à augmenter l'armée et la marine des Etats-Unis, qui auront coûté cette année et l'année dernière six millions de piastres sans personne à combattre; et que des réformes utiles et pratiques, qui n'empêcheraient point la machine de l'Etat de bien fonctionner, tiennent lieu de révolution.

Mais ce serait l'histoire du vieillard qui qui voulait plaire à tout le monde ne plût à personne et perlit son âme par-dessus la marche, si je fis attention aux torrents d'injures qu'on déverse sur moi parce que je ne suis pas annexioniste. Un journal me traite ingrat envers les Américains du Nord qui ne ont tant de bon sens pour moi, parce que je ne veux pas les charger d'une génération perverse d'annexionistes, après avoir été presque mis à la torture par eux pour m'être mêlé de pareilles affaires d'Etat; un autre me traite injuste envers le Sud, parce que j'ai dénoncé en termes peu mesurés ces "institutions particulières," qu'il voudrait nationaliser s'il le pouvait; un troisième me dit que je suis une "girouette" (c'est le mot) parce que, comme celui qui est dans un bois et qui veut en sortir, j'ai quelquefois à changer ma course.

Suis-je donc déraisonnable de souhaiter tout succès à un homme (lord Elgin) qui fait tout ce qu'il peut, sous un ordre de choses merveilleusement amélioré, pour satisfaire tous les justes desirs du peuple canadien? Je vois que l'annexion est un piège pour ramener les Tories au pouvoir, et je vois aussi qu'une nation qui, ayant à lutter à la fois contre Napoléon, la Russie et les Etats-Unis, ne fléchit point, ne va pas se laisser expulser d'Amérique, lorsqu'elle est en paix avec tout le monde, par la seule promesse d'une poignée d'hommes qui veulent spéculer sur une révolution, qui ont des terres à vendre, ou qui désirent des places.

"Je ne suis aux crochets d'aucun parti en Canada; je serais bien malheureux de l'être. J'occupe, comme je l'ai toujours fait, une position où je puis dire ma pensée en toute liberté. Je trouve à propos de dire à d'anciens amis, en Canada qui réclament une représentation réelle dans l'Assemblée, des réformes dans l'administration de la justice et du domaine de bonnes lois de jury, la diminution des dépenses publiques, le commencement d'un système de chemins de fer sur une base solide, un commerce réciproque en débours avec les Etats-Unis, une surveillance plus efficace sur les frelons officiels qui font ce qu'ils veulent d'un grand revenu, une répartition équitable de l'impôt direct, l'encouragement de l'industrie minière, manufacturière et agricole par des bureaux bien organisés, un bon système postal, etc., etc., qu'on fasse cela dans la bonne foi la plus parfaite avec la Grande-Bretagne et ses capitalistes, et améliorer les harpies qui ont "annexion" afin d'empêcher toute annexion, et parce qu'ils l'ont l'habitude et craignent le bon gouvernement comme les voleurs craignent la justice, se trouvent être à la fin la meilleure

vais doute, ce jour que Mme S. avait tout jours attendu. M. W... avait désiré que la cérémonie eût lieu dans la chapelle du séminaire et que ce fût son père qui lui administrât le baptême. M. et Mme S... le présentèrent aux fonts sacrés.

Les cérémonies du baptême des adultes sont admirables; mais, je l'avoue, mon attention fut entièrement absorbée par l'heureuse vision de la sainteté sur la terre que Dieu me permettait de contempler dans cet homme prosterné là, dans le bas de l'église, aux pieds de ce prêtre qui allait, tout-à-l'heure, de la poussière où le pénitent semblait vouloir s'anéantir, le conduire au sommet des espérances, des joies et des gloires chrétiennes. Quoi, me disais-je, cet ange d'humilité, de ferveur et de désir, est-ce bien là cet esprit tranchant et mâle, ce cœur orgueilleux et dominant, cette âme indépendante qui avait dit: "Il n'y a pas de Dieu, ou s'il y en a un, je ne veux pas qu'il ait dit ceci, qu'il ait fait cela. Pour me soumettre il faut que je trouve juste, de ma justice, ce qu'on me commande, pour croire et pour adorer, il faut que je comprenne." Voila cependant qui se lève, qui entre dans le sanctuaire; le voilà qui court au baptême. Ou êtes-vous, adolescents, qui voulez imiter l'incrédule et vous, jeunes hommes, qui pour bien porter ce nom, croyez-vous, vous empressiez de montrer ce que vous appelez la vôtre? et vous, hommes mûrs qui, vous tenant aussi assurés de votre raison que du nombre de vos années, lui donnez la tâche de décider ce qu'elle ne connaît même

pas, attendu que vous ne l'avez jamais beaucoup appliquée aux sérieuses études de la religion, où êtes-vous? venez tous entendre cet homme dire son Credo. Voyez, leur sainte a coulé sur son front, couvert maintenant du bandeau de lin, vêtement de l'innocence qu'il vient de reprendre. Regardez-le, il traverse le sanctuaire, donnant la main à son père qui le conduit au tribunal de la pénitence, lequel, si le baptême lui avait déjà été donné, va le rendre aussi pur que s'il venait d'être baptisé. Voyez le bien, il ne rougit pas. Lui de ce qui valait ôter la honte de ses fautes; mais radieux d'espérance, à la vue de tous ces prosternés aux pieds du prêtre qui, tout-à-l'heure, va lui donner son Dieu.

Ce soir-là Charles, avant d'entrer dans son petit lit, se prosterna et pressa longtemps sur sa poitrine un crucifix que son père lui avait donné. Que faites-vous si longuement, mon cher enfant, lui dit ce bon père? Je dis à Dieu que je ne serai plus jamais méchant et présent que j'ai été un milieu de tous ces prêtres-là.

Le lendemain, le nouveau chrétien vint à l'heure de notre repas, nous pressa tous contre son cœur, s'assit joyeusement à notre table et, s'apercevant du saisissement et de l'admiration que nous causait l'étendue de tous les sacrifices qu'il avait faits. J'ai parlé de renoncement, je crois, avant d'être baptisé, nous dit-il: j'ai parlé d'immolation, de sacrifices? Eh bien! quand j'ai été rendu là, je n'ai plus rien trouvé à immoler, à sacrifier. Tout était en allé; j'étais dépossédé de tout.

Impossible désormais de tenir à quelque chose, et me gêner beaucoup ce serait de me forcer à vivre de quelque bien qui ne fût pas mon Dieu. Eh! vraiment, venez donc tous ici admirer mon désintéressement! J'avais un vieil habit, tout troué, tout passé de la couleur; la boue m'y manquait pas. La vérité est qu'il tenait à ma peau; j'ai fallu tirer fort pour ôter la guenille et revêtir à sa place, quoi? la robe blanche et sans couture du baptême. J'avais les mains pleines d'une nourriture qui laissait l'aim; je l'ai jetée aux chiens, et j'ai pris le pain qui, celui-là, il fait aller jusqu'à la hanche de la montagne. Oui; mais l'argent? l'argent, petit homme, en avez-vous? Ah! cette petite ronde chose qui brûle? j'y avais bien pensé, par exemple (c'était sa location favorite). Eh bien! il se trouve que je l'ai chargé contre une pierre, vous savez bien, la pierre précieuse que j'ai pas trouvée dans le fumier, moi; c'est dans la main du Père que je l'ai prise; et, quand bien polie, bien travaillée, je la lui présenterai à la jugement, pour ce petit pierre-là il me vendra le ciel. Ah! le mauvais marché que j'avais su faire! Vraiment, j'ai eu bien mal entendu mon petit commerce? Et vos enfants, continuait-il à se demander à lui-même, vos enfants? Vous décidez joliment vite pour eux. Mes enfants! Oh! c'est vrai! S'ils doivent toujours vivre sur cette petite terre, cela va commencer à me gêner. Mes enfants? Eh bien! ils prendront le petit Pierre précieuse. Mes enfants? Ils changeront de fortune: au lieu d'être mes héritiers, ils seront les héritiers d'un père

haut placé, que n'a-t-on dit, est pas mal assez riche.

Et il riait si finement et si joyeusement qu'il parvenait, pour quelques instants, à nous faire oublier l'héroïque grandeur de l'aimable et spirituel ami que nous avions sous les yeux.

Qu'à ajouter encore? Il n'a point regardé en arrière. Il a vécu parmi nous dans l'exercice de telles vertus que son Émilie était devenue son disciple. Travaillant sans relâche à des ouvrages destinés à la gloire de Dieu et au salut de ses frères d'Angleterre, il ne prenait guère de repos que dans la prière. Souvent, me disait sa femme, quand je suis couchée, il se remet à écrire jusqu'à minuit. Lorsqu'il quitte ses travaux, il m'arrive quelque fois de le fronder le sommeil pour voir ce qu'il va faire. Il se remet en prières, et quand il croit qu'il est en effet raisonnable de se reposer, il s'approche de moi, forme sur son front le signe de la croix, et c'en est assez; la passion, le calvaire, toutes les souffrances, tout l'amour, toutes les miséricordes de son Dieu se présentent à la pensée de son cœur; il se couche à genoux, et les gémissements et les ardeurs de sa prière durent quelquefois jusqu'à l'aube.

Rien, non rien, après la vue de l'antel, ne pouvait plus toucher, ne pouvait plus confondre que de voir M. W... devant le tabernacle. Il y demeurait trois heures de suite sans faire un mouvement. La posture où il se trouvait quand il entra en adoration, il ne la quittait plus, et souvent son visage révé-

lait de telles choses qu'on se retirait aussi ému que si l'on eût vu des yeux de sa chair ce que, lui, voyait de ceux de son âme.

Dès qu'il fut entré dans le sein de l'Eglise il annonça à M. et à Mme H... la grande nouvelle de la conversion de toute la famille, et il attendait leur réponse avec quelque inquiétude, non pour lui, tout était consommé, mais pour ces chers parents eux-mêmes, car il redoutait les injures à la religion catholique dont ils allaient se rendre coupables. Elle arrive, cette réponse; M. et Mme W... Pourvint avec émotion. O miracle de prodigalité et d'amour! ils sont catholiques! ils vont recevoir le baptême! Encore incrédule, M. W... les avait convertis.

Ses quatre enfants furent baptisés ensemble dans la chapelle du Sacré-Cœur. M. et Mme W... amis intimes de Mme S..., furent parrain et marraine de Florence, et riches et sans enfants, ils l'ont adoptée. Émilie, l'aînée, partit pour l'Angleterre, où elle était appelée pour être comme le nouveau-né enfant d'une riche parente de Mme H... Anna, plus heureuse, montra une vocation si forte, et si décidée, qu'à seize ans on lui permit d'entrer dans l'ordre des Carmélites.

Les pauvres parents, brisés de toutes ces séparations, se trouvant bientôt dans une position si précaire qu'ils résolurent, en attendant le moment où ils pourraient retourner en Angleterre, d'aller demeurer à S.-P. Dieu jugeait son serviteur digne de l'épreuve: il lui avait trop pour lui épargner.

Mme W... partit la première. Le jour de